

normes tributs à la maladie répandue dans le pays par les émigrés. La capitale a été cruellement rançonnée par la contagion ; 12 à 15 de nos prêtres et ecclésiastiques et un plus grand nombre de nos religieuses sont tombés victimes de leur ardente charité et de leur dévouement. Le clergé catholique de Montréal et de Québec s'est montré digne de ses nobles traditions d'héroïsme et de vertus. Il faudrait l'étendue d'un volume pour dire tous les beaux traits qui ont marqué chaque jour de cette campagne des martyrs de la charité.

La maladie régnante est loin d'être le seul mal dont nous ayons eu à nous plaindre, résultant de l'émigration. Notre commerce, notre industrie et nos plaisirs en ont beaucoup souffert. Montréal à parfois été triste jusqu'à la mort, et c'est à peine si a présent elle est sortie des alarmes et de la terreur où elle était plongée. Dans cette saison où elle était toujours pleine de vie et d'animation, elle m'a paru déserte et abandonnée. Les Touristes américains, qui à pareille époque, affluent en grand nombre, ont tardé longtemps à venir. Ils ont craint de prendre la fièvre à bord de nos bateaux-à-vapeur, et ce n'est que depuis quelques jours qu'ils se décident à visiter les bords du St. Laurent qui furent de tout temps, l'endroit favori de leur pérégrinations, durant les grandes chaleurs de l'été.

Il ne s'est rien passé à MONKLAND depuis deux mois. Les réceptions sont peu fréquentes. Une grave indisposition de la COMTESSE D'ELGIN a répandu une teinte de tristesse et de mélancolie sur le château et ses habitants. Cette tristesse a trouvé de l'écho et de vives sympathies dans la société de la capitale, qui avait pu admirer au commencement du mois dernier les grâces aimables et la cordiale hospitalité de la COMTESSE D'ELGIN.

Je serais bien en peine de vous donner les détails de la moindre fête ou bal dans nos salons car il n'y en a pas eu un seul durant l'été. Nous en avons à peine durant l'hiver..... Chacun s'amuse aujourd'hui comme il peut dans son particulier. Heureuses les familles qui trouvent dans leur sein, les éléments du vrai bonheur, d'agréables délassements et de doux loisirs après les occupations sérieuses ; car en Canada, si vous ne trouvez pas moyen de vous amuser à la maison et dans votre intérieur, vous trouverez peu de distractions au dehors, et je vous plains vraiment. Nous n'avons pas d'amusements publics, pas de promenades, pas d'endroits où la société se réunisse. Dans Montréal et ses environs vous ne trouvez pas un banc où vous puissiez vous reposer à l'ombre. Cette absence de lieux de réunions publiques donne à notre capitale un caractère froid qui ne sied pas du tout au caractère français de la majorité de ses habitants. La chronique en souffre beaucoup. Mes lecteurs sont comme tous ceux des autres feuilletons. Ils répètent sans cesse à mon grand désespoir :

*Ils nous faut du nouveau, n'en fut-il plus au monde.*

Du nouveau ! y pensez-vous ? où voulez-vous que j'en prenne ? N'est-ce pas toujours à peu près la même histoire, qui circule, tournée et retournée, chauffée et réchauffée ?

Pardon, excusez, j'ai quelque chose de neuf, d'entièrement neuf sur mes tablettes ; l'ouverture du télégraphe électrique entre Montréal, Toronto, Buffalo et Boston. Plaignez-vous donc que c'est du vieux, si vous osez. Voulez-vous avoir une idée de cette merveille, entre toutes les merveilles de l'époque ? Suivez-moi au bureau du télégraphe. Entrez dans cette chambre et écoutez :

Il est 6hs. P. M. Il arrive un message de Toronto, daté 5½ hs. qui annonce l'arrivée à Boston à 4 heures et demie d'un steamer

d'Europe. La fleur est tombée. Il y a une conspiration à Rome, etc., etc.

On parle d'incendie.... Où est le feu ? Il vient de se déclarer, il y a dix minutes à Kingston !

Qu'en dites vous ? Est-ce assez d'expédition cette machine là, si vous êtes pressé ? Demandez au commis du Bureau quel temps il fait à New-York, en ce moment même et il vous dira qu'il pleut, qu'il grêle, qu'il tonne où qu'il fait beau et que le thermomètre est à tel degré à l'ombre !

Le grand événement de ces dernières semaines, et c'est encore là du nouveau, a été l'ouverture du Théâtre Royal. Ce théâtre vient remplir un grand vide dans nos amusements et dans nos plaisirs. C'est le quinze juillet que l'ouverture a eu lieu, en présence d'une grande affluence de spectateurs. Tout le monde a admiré la magnificence de la salle de spectacle qui est bien une des plus belles en Amérique. Le théâtre bâti sur le Quarré Dalhousie, est spacieux et bien aéré. La distribution des loges et du parterre est excellente. Il y a deux rangs de premières loges, larges et commodes, bien peintes et ornées d'élégantes tentures. La façade des loges est décorée avec luxe et d'un gout exquis. Les draperies de l'avant-scène sont d'une grande magnificence et artistement pendues. La scène est vaste et profonde ; les décorations d'une richesse et d'une variété très grandes. Attenant aux loges supérieures est un joli salon de rafraîchissement, où vous trouvez tous les breuvages et fruits de la saison. Somme toute, ce magnifique établissement est bien digne du patronage du public Canadien et de la capitale du pays, et nous devons un tribut de reconnaissance à son industriel et entreprenant propriétaire, M. HAYS, qui n'a rien épargné pour sa construction.

Les habitants de Montréal n'oublieront pas de sitôt la première saison du nouveau théâtre, car son premier locataire n'a rien négligé pour la rendre aussi brillante que possible. M. Skerrett a acquis des titres à l'estime du public, par les efforts incessants qu'il a fait pour lui plaire et l'amuser. Je puis dire qu'il a parfaitement réussi. La société de la capitale se porte en foule à la salle de spectacle, qui a été déjà illustrée par d'excellents acteurs et de très intéressantes représentations. Ce que je dois dire encore en l'honneur de notre Directeur Skerrett, c'est qu'il choisit ses pièces dramatiques parmi les œuvres les plus morales, celles qui peuvent à la fois laisser de meilleures impressions dans l'âme des spectateurs et former l'esprit et le cœur.

Parmi les bons acteurs que nous avons eu, WALLACK est certainement le meilleur. Il a été beaucoup admiré dans quelques pièces de Shakespeare et quelques drames modernes. ANDERSON est venu après lui. Les journaux nous avaient beaucoup vanté ce *star* là ; pour moi ça été une étoile peu brillante. ANDERSON me paraît un fort mauvais acteur, un homme qui n'a pas le génie et le sentiment des situations dramatiques, pas de naturel dans le geste ni dans la voix. M. DYOTT qui l'accompagnait lui était, selon moi, infiniment supérieur. Le corps dramatique de M. Skerrett renferme aussi de bons sujets. M<sup>de</sup>. Skerrett est fort aimée du public et à justes titres. Elle joue bien.

Les petites DANSEUSES VIENNOISES sont venues nous enchanter avec leurs grâces, leur élégance et leurs danses féeriques. Elles ont véritablement fait fureur parmi nous ; et il n'y avait là rien d'étonnant, car quoi de plus charmant que cette petite armée dansante exécutant les évolutions les plus compliquées, les pas les plus difficiles, avec une précision et des grâces parfaites ?

M. Skerrett notre actif directeur ne s'est pas contenté de nous amener les Danseuses Viennoises, voici qu'il vient de prendre